



Contribution de Claudine GEORGES

claudine.georges74@gmail.com

"L'histoire, c'est la vie" "Se souvenir, c'est deux fois vivre"

J'ai hésité quelque temps à exposer mon point de vue sur la présentation du livre "L'histoire populaire de Nantes". J'ai assisté à deux rencontres, d'ailleurs différentes dans l'organisation. Elles exposaient les motivations de ce livre, une nouvelle façon d'exploiter les sources à disposition, de se poser les "bonnes" questions afin de connaître le comportement du peuple face aux situations.

Des exemples ont été donnés, ils ont engendré des recherches poussées afin de répondre aux interrogations que se posaient les auteurs. Ces historiens se sont mis du côté du peuple et non des dominants, disent-ils, acceptant parfois des alliances. Il s'agissait de "repérer" des gens dont on ne parle pas, dont on ne voit pas le visage, dont on ne distingue pas le nom, des vies minuscules. Ils ont ainsi diversifié leurs sources, interrogé les archives, celles de la justice, des recensements, des prisons... Ils y ont trouvé des réponses aux questions qu'ils se posaient, ils se définissent comme des militants n'ayant pas rejeté le marxisme voulant surtout une histoire plus démocratique, liant le peuple représenté au peuple qui se présente dans "un miroir permanent".

Ils assimilent le peuple aux pauvres, ils prennent des distances avec l'histoire nationale, écrite dans les livres, histoire dont le peuple n'a pas connaissance. L'exemple qui m'a paru le plus significatif est la date de 1532 qui, pour le peuple, ne marque pas le rattachement de la Bretagne à la France mais la grande famine qu'ils ont vécue. Ils assument leur choix : accéder à une parole populaire, en supprimant les filtres qui empêchaient d'y accéder. Leur méthode de travail n'est pas neutre, elle conduit vers une réponse au questionnement de citoyens d'aujourd'hui, à la fabrique de l'image de la ville qui se dirige vers une mondialisation heureuse : ces auteurs ne voudraient pas qu'on oublie la mondialisation malheureuse.

J'avoue avoir été interloquée par cette conception exclusive de l'histoire, redéfinie par la situation actuelle, ponctuée dans l'expression par des annonces provocatrices. Nous sommes tous des descendants d'immigrés, des migrants. J'en suis persuadée pour la constitution des peuples et aussi pour les mutations qui existent par la suite. Ce fut le cas de ma famille. Mais lorsqu'on se trouve face à un changement de lieu de vie, voulu ou obligé, l'intégration passe par la perception du nouveau territoire et la recherche de sa

compréhension. On peut se trouver étranger lorsqu'on s'installe dans une autre région mais notre vie continue à se dérouler et l'adaptation est nécessaire.

"L'histoire, c'est la vie" disait Régine Pernoud, cette historienne qui a voulu corriger la vision caricaturale du Moyen Age. Certains ont eu une vie misérable à certaines périodes de l'histoire, on doit en avoir conscience et le regretter mais on ne peut oublier les événements historiques, les choix opérés qui ont participé à l'évolution des peuples. Pensons à tous ceux qui ont sacrifié leur vie au cours des guerres. L'histoire est multiple et complexe, personne ne doit être oublié, elle est connaissance et reconstruction du passé et de l'humanité sous un aspect général à partir des grands moments de l'histoire et de son évolution mais aussi sous des aspects particuliers selon le lieu, l'époque, les personnalités et les conditions de vie.

Peut-on émettre aujourd'hui un jugement sur la vie passée de certaines catégories sociales, avec objectivité, lorsqu'on est influencé par la vie actuelle et animé du désir d'être toujours du côté du peuple. L'histoire préexiste à nos concepts personnels, à nos préjugés, elle n'est pas faite pour flatter l'opinion. Même si certaines situations vécues se retrouvent, si on constate des effets analogues, le contexte est toujours différent. L'enquête ne devrait pas être conditionnée par des préoccupations du présent, ce qui oriente le choix des sources.

Il a été évoqué les mousses embarqués enfants sur les embarcations pour "la traite des noirs". Ce ne fut pas une particularité pour les bateaux en partance pour la traite des noirs. C'était une habitude pour toutes opérations en mer. Dans la commune où je réside, nous avons relaté la vie d'Albert Robin, dit Yann Nibor. Il fut mousse à l'âge de 13 ans comme le fut son père et son grand père avant lui. Ses parents disaient "une grande goule de moins à nourrir". Il évoqua, plus tard dans un poème, sa vie à l'école de mousses :

*« En soixante dix sur "l'Inflexible"
Fallait pas que l'mousse soit sensible
Car les coups d'garcett' cinglaient drus
Son pauvr' corps qu'en était perclus »*

Jules Clarétie disait de lui "c'est un marin, c'est un homme qui crie, pleure, chante, exprime les douleurs ou les joies des pauvres, les douleurs surtout, car la vie de mer est dure". Il composa de nombreuses chansons racontant les événements qui faisaient la vie des marins.

Ce barde de la Marine vint habiter à La Chapelle sur Erdre avec ses enfants à 80 ans et il apprit très vite à connaître la vie chapelaine, déambulant dans le bourg, gagnant les villages tout en fredonnant et sifflotant sans cesse. Il fréquentait les boutiques, les ateliers, participait aux activités. Les enfants l'appelaient "tonton Yann". Il entra dans les cours de récréation, il racontait toute cette vie populaire chapelaine dans des chansons, il était devenu le barde chapelain, il peignait les faits qu'il voyait et les sentiments qu'il ressentait. Lorsque la Société des Auteurs et Compositeurs de musique vint lui remettre, à 90 ans, "la grande plaque de bronze et d'or", il dit « ma devise est : se souvenir c'est deux fois vivre et j'ai encore à me souvenir, voyez-vous, de tant de choses et de tant d'êtres également chers, depuis ma vieille frégate "la Magicienne" jusqu'aux amis d'autrefois... ». La Chapelle a marqué son souvenir par une plaque apposée sur un banc de la place de l'église -il avait l'habitude de s'y asseoir- et en 2008, un hommage particulier lui fut rendu, son nom fut donné à un espace qu'il fréquentait régulièrement, face à la maison où il habitait. Son poème "ma vie" fut récité par un groupe théâtral auprès de sa tombe et "le beau pays de La Chapelle sur Erdre" qu'il avait composé fut repris par les anciens. Malgré la vie dure menée, il raconte qu'il regrette sa première maîtresse "la mer". Est-ce que sa vie traduite en chansons, sans maquillage, ne fait pas partie aussi de la vie populaire ?

Alors qu'une équipe de passionnés faisait l'inventaire des éléments du patrimoine, avec la complicité des habitants des villages, un jour, auprès d'un four à pain, l'un d'entre eux se mit à chanter la chanson qui avait été composée auprès de ce four avec l'aide de l'abbé Chiffolleau, vicaire, qui participait à toutes les fêtes aux

côtés des paysans. Cette chanson empruntait l'air de "Après de ma blonde", adaptait le refrain au village et chaque couplet fut la description de ses quartiers. Il nous vint donc l'idée de prendre cette chanson comme support pour retracer l'histoire de ce village avec la participation des anciens, heureux de retracer l'histoire et la vie de leurs familles. Cette histoire était agrémentée d'anecdotes et d'évènements précis vécus qui furent confirmés par des sources départementales, municipales et paroissiales. Des livrets furent édités sous l'appellation de "Chez nous à.... " puis, l'habitude étant prise, nous réalisons "Chez nous, le bourg" qui fait état de l'évolution du bourg grâce aux coutumes villageoises. En effet, ces villageois quittaient leurs habits de travail pour venir assister le dimanche à l'office religieux. Ils aimaient se retrouver ensuite au café, visiter les échoppes des boutiquiers et contacter les artisans qui occupaient les maisons du bourg pour être ainsi à leur disposition. Si le temps le permettait, ils se rendaient l'après-midi, sur les bords de l'Erdre, à la Grimaudière ou dans le parc de la Gascherie avant de regagner leur ferme pour la traite des vaches ou le soin aux bêtes. Cette vie du peuple rural devait être identique dans les autres communes autour de Nantes.

Lors de la première rencontre sur le livre "Histoire populaire de Nantes" alors qu'il était évoqué le travail local dans le nord Nantes et qu'il était cité Treillières et La Chapelle sur Erdre sans aucun apport d'information, j'ai voulu attirer l'attention des auteurs sur le travail réalisé dans les villages avec la population mais j'ai été aussitôt déboutée, "ce n'est pas une question" m'a-t-on riposté.

Lors de la deuxième séance au CCO, La Chapelle sur Erdre ayant été citée, plusieurs fois, comme exemple d'étrangers pour les Nantais, en particulier au XVe siècle, je suis allée discuter, en fin de séance, avec un des auteurs. Il m'a été répondu : votre intervention lors de la séance précédente fut contestataire, d'autre part les livrets chapelains ne font pas partie de l'histoire, ce ne sont que des témoignages. Que sont alors les exemples donnés pour définir l'histoire populaire de Nantes ?

Je me suis ensuite posé la question : quel sens donne-t-on au mot étranger ? Un étranger peut être considéré comme une personne qui ne fait pas partie d'un groupe, avec lequel on n'a rien en commun. Pourquoi cette annonce ?

Depuis tous temps, les Chapelains entretenaient des rapports avec les Nantais. Ils alimentaient les marchés nantais de leurs produits, ils les transportaient par tous moyens à leur disposition ; bateaux, charrettes... Les petits pois prenaient le chemin des conserveries. Dès le XIIe siècle, les moines de l'Angle Chaillou de Nantes avaient installé à la Verrière un moulin qui, au cours des siècles, procurait la farine aux boulangers nantais, tannait les peaux et chamoisait les tissus utilisés par les hospices de Nantes, au prix d'une vie difficile, les meuniers travaillant dans un lieu malsain, leurs familles attrapaient la tuberculose et certains périssaient. Ce fut aussi l'origine des premiers villages du nord de Nantes et du sud de La Chapelle. Lors des voyages vers St Jacques de Compostelle, les lépreux ne pouvaient pas entrer dans Nantes, ils étaient hébergés à l'Hopital. Le sud de la commune a fait partie, jusqu'au début du XIXe siècle, du secteur de St Donatien, de part et d'autre de l'Erdre. Peut-on dire que le peuple de Nantes, qui profitait des produits et des services de leurs voisins, les considérait comme des étrangers, qu'entend-on alors par être étranger, en particulier au XVe siècle, époque citée, sans autre commentaire ?

Je dois cependant reconnaître qu'il y a eu un travail important réalisé par ces historiens reconnus au niveau des recherches effectuées, des sources inhabituelles consultées mais je ne comprends pas pourquoi faire une histoire populaire de Nantes distincte de l'histoire globale. L'histoire du peuple fait partie de la complexité découverte par des écrits, des images, des objets entreposés, des fouilles archéologiques. On ne peut gommer toute l'influence de la vie médiévale conduite par la noblesse et le clergé, les constructions érigées avec la main d'oeuvre du peuple qui profitait ou subissait les conséquences de leur travail. Je me souviens de la réaction des auteurs, au cours de la première séance, lorsqu'il fut évoqué l'aide d'un prêtre pour secourir le peuple du Nord Nantes ! Se rappelle-t-on qu'avant la création du corps des sapeurs pompiers, les services de secours étaient assurés par les moines issus des trois abbayes de Nantes ?

Je reste persuadée que "l'histoire, c'est la vie", elle comporte, comme le dit Régine Pernoud, quelque chose qui préexiste à nos concepts, nos préjugés et nos systèmes actuels. Tout ce qui est vie est donné, transmis. On ne part jamais du zéro, chaque fruit porte sa semence. Yann Nibor fut aussi pour moi un exemple : "se souvenir, c'est deux fois vivre". Cette devise prouve comment il a pu construire sa vie consciente et responsable.

Je ne suis pas historien, peut-être passeur d'histoire, comme une journaliste m'avait nommée, il y a quelque temps. J'ai traduit mon analyse personnelle, l'application de la démocratie permet de la contester mais je reste persuadée qu'on ne peut pas recréer les fondements de l'histoire et toutes ses applications pour plaire à une catégorie de citoyens actuels.